

## Au lycée : réflexivité, lecture et objet d'étude en première générale

### Contexte






Ce travail inaugure la période consacrée à l'objet d'étude et le parcours associé : *Le Rouge et le Noir*, *Chroniques de 1830*, Stendhal / « le personnage de roman, esthétiques et valeurs »

### Production attendue

Carte mentale autour du personnage de roman, cette carte sera utilisée pour préparer une dissertation.

### Dynamique

Accompagner la lecture effective à partir du constat : « ils ne liront pas ce livre trop long. »

Étapes de travail	Commentaire
<p><b>Étape 1</b>  <b>Construire des attentes</b> sur le genre « roman », puis sur l'œuvre  <u>À partir des lieux communs</u> sur le roman,                      « Un roman c'est quoi pour toi ? »                      Quelques exemples et une justification de la caractéristique qui permet de classer                      On attend : roman d'amour, roman d'aventures et policier, récit de vie ...  <u>À partir du titre et du sous-titre</u>                      Par groupe de deux, discutez du sens de ce titre et sous-titre, puis créez <b>une première carte</b> mentale.</p>	<p><b>Travail sur la représentation et la mémoire</b> </p> <p><b>Conceptualisation à partir du travail de classification</b></p> <p style="text-align: center;"></p>
<p><b>Étape 2</b>  <b>Construire des attentes sur le personnage avant toute lecture, par groupe de deux.</b></p> <p><u>Texte :</u>                      Stendhal, Projet d'article sur <i>Le Rouge et Le Noir</i>                      18 octobre – 3 novembre 1832 (en PJ)                      A partir des éléments mis en gras, établissez une <b>carte mentale</b> sur le personnage de Julien</p>	<p><b>Explicitation et confrontation entre pairs</b> </p> <p><b>Conceptualisation / modélisation générale</b></p> <p style="text-align: center;"></p>
<p><b>Étape 3 : Mettre en tension trois extraits fixant au personnage de Julien quelques caractéristiques.</b> Travail par groupe de deux sur l'un des trois extraits</p> <p><b>Texte 1 Incipit :</b> Description de Verrières Surlignez les éléments qui vous permettent de caractériser le lieu.                      Synthèse : Quels sont les impacts possibles sur le personnage de la façon dont Stendhal présente le lieu ? A partir de quels éléments les déduisez-vous ?</p> <p><b>Texte 2 : Ascension de Julien.</b> En quoi l'ascension, la place dans l'espace et l'image de l'épervier renseigne sur le personnage ? Présentez vos conclusions en vous appuyant sur le texte.</p> <p><b>Texte 3 : Excipit.</b> Julien est mort. Comment apparaît-il dans ce texte ? Présentez vos conclusions en vous appuyant sur le texte</p>	<p><b>Coopération dans le but de construire un modèle complexe commun à tous</b></p> <p style="text-align: center;"></p> <p><b>Schématisation/ Retour sur le schéma dégagé en Étape 2</b></p> <p><b>Dernière conceptualisation</b></p>

**Étape 4** : Synthèse de chaque groupe. En quoi ce que nous avons trouvé correspond aux caractéristiques données par Stendhal lui-même. → Construction dialoguée d'une **carte mentale** sur les contradictions d'un personnage et les paradoxes de la réception qu'en a le lecteur

**Étape 5** : Par groupe de deux : concevez un sujet de dissertation en justifiant le choix de votre formulation

---

## ANNEXES

### Le Rouge et le Noir

#### CHRONIQUE DE 1830

\*\*\*\*\*

#### LIVRE PREMIER - CHAPITRE PREMIER

##### UNE PETITE VILLE

*Put thousands together*

*Less bad,*

*But the cage less gay – Hobbes.*

La petite ville de Verrières peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges, s'étendent sur la pente d'une colline, dont des touffes de vigoureux châtaigniers marquent les moindres sinuosités. Le Doubs coule à quelques centaines de pieds au-dessous de ses fortifications, bâties jadis par les Espagnols, et maintenant ruinées.

Verrières est abritée du côté du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Les cimes brisées du Verra se couvrent de neige dès les premiers froids d'octobre. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs, et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois ; c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants plus paysans que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui ont enrichi cette petite ville. C'est à la fabrique des toiles peintes, dites de Mulhouse, que l'on doit l'aisance générale qui, depuis la chute de Napoléon, a fait rebâtir les façades de presque toutes les maisons de Verrières.

À peine entre-t-on dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux pesants, et retombant avec un bruit qui fait trembler le pavé, sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux fabrique, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux énormes les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous. Ce travail, si rude en apparence, est un de ceux qui étonnent le plus le voyageur qui pénètre

pour la première fois dans les montagnes qui séparent la France de l'Helvétie. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent traînard : Eh ! elle est à M. le maire.

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

À son aspect tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité : on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer avec quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et, à travers une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au-delà c'est une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne, et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rênal. C'est aux bénéfices qu'il a faits sur sa grande fabrique de clous, que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierres de taille qu'il achève en ce moment. Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV.

Depuis 1815 il rougit d'être industriel : 1815 l'a fait maire de Verrières. (...)

\*\*\*\*\*

## LIVRE PREMIER – CHAPITRE X

Julien prenait haleine un instant à l'ombre de ces grandes roches, et puis se remettait à monter. Bientôt par un étroit sentier à peine marqué et qui sert seulement au gardien de chèvres, il se trouva debout sur un roc immense et bien sûr d'être séparé de tous les hommes. Cette position physique le fit sourire, elle lui peignait la position qu'il brûlait d'atteindre au moral. L'air pur de ces montagnes élevées communiqua la sérénité et même la joie à son âme. Le maire de Verrières était bien toujours, à ses yeux, le représentant de tous les riches et de tous les insolents de la terre ; mais Julien sentait que la haine qui venait de l'agiter, malgré la violence de ses mouvements, n'avait rien de personnel. S'il eût cessé de voir M. de Rênal, en huit jours il l'eût oublié, lui, son château, ses chiens, ses enfants et toute sa famille. Je l'ai forcé, je ne sais comment, à faire le plus grand sacrifice. Quoi ! Plus de cinquante écus par an ! Un instant auparavant je m'étais tiré du plus grand danger. Voilà deux victoires en un jour ; la seconde est sans mérite, il faudrait en deviner le comment. Mais à demain les pénibles recherches.

Julien, debout, sur son grand rocher, regardait le ciel, embrasé par un soleil d'août. Les cigales chantaient dans le champ au-dessous du rocher, quand elles se taisaient tout était silence autour de lui. Il voyait à ses pieds vingt lieues de pays. Quelque épervier parti des grandes roches au-dessus de sa tête était aperçu par lui, de temps à autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'œil de

Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait cette C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne ?

\*\*\*\*\*

## LIVRE SECOND – CHAPITRE XLV

Il avait pris ses arrangements d'avance pour que le matin du dernier jour, Fouqué enlevât Mathilde et Mme de Rênal. Emmène-les dans la même voiture, lui avait-il dit. Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne quittent pas le galop. Elles tomberont dans les bras l'une de l'autre, ou se témoigneront une haine mortelle. Dans les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites de leur affreuse douleur.

Julien avait exigé de Mme de Rênal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

— Qui sait ? Peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour à Fouqué. J'aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur : alors c'était ma passion... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit située d'une façon à faire envie à l'âme d'un philosophe... Eh bien ! ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout ; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle...

Fouqué réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

— Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher ; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière et, à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne traversés par le convoi l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil, et, à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais, en Italie.

Madame de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.

\*\*\*\*\*

### Stendhal, *Projet d'article sur Le Rouge et Le Noir*

18 octobre – 3 novembre 1832

« **Julien ne sait rien sur les hommes et sur le monde** que ce qu'il a appris en lisant en cachette et à l'insu du curé Chélan, les *Confessions* de Rousseau. La position de Rousseau dans sa jeunesse a plus d'un rapport avec la sienne, de là l'immense influence de ce livre sur son caractère. Mais Julien se garde bien de parler de Rousseau et du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Comme le curé de Chélan et le maire de Rênal sont royalistes ardents, **Julien ne nomme jamais Napoléon sans accoler une épithète injurieuse à ce nom qu'il adore en secret.**

Aux yeux du monde, **Julien sait, pour toute science, l'Ancien Testament en latin**, il l'a appris par cœur et le récite, à tout venant, en commençant, si l'on veut, par le dernier verset et finissant par le premier.

Ce genre de mérite est facile à apprécier, on ne peut le nier. La mémoire est comme le courage militaire, elle n'admet pas d'hypocrisie. Aussi, dès le premier moment **Julien réussit chez M. de Rênal**. M. de Rênal l'admire, les amis et les domestiques de la maison l'admirent. Quel bonheur pour la vanité du maire de Verrières, toute la petite ville ne parle que du bonheur qu'il a eu de déterrer un tel précepteur pour ses enfants. Pour comble de jouissance, M. Valenod lui envie ce jeune précepteur et fait tout un monde pour le lui enlever.

Au milieu de cette grandeur sordide, de cette richesse *si laide* d'un enrichi de petite ville, **le caractère du jeune Julien** qui, obscurément au fond de son cœur si jeune encore, **sent profondément toute la laideur du luxe de M. le maire**, est peinte avec une vérité naïve et pleine de grâce. **L'auteur ne traite nullement Julien comme un héros de roman de femmes de chambre**, il montre tous ses défauts, tous les mauvais mouvements de son âme, **d'abord égoïste parce qu'il est bien faible et que la première loi de tous les êtres depuis l'insecte jusqu'au héros, est de se conserver**. **Julien est bien le petit paysan humilié, isolé, ignorant, curieux, plein de fierté** car son âme est généreuse et il s'étonne de mépriser les bassesses du riche M. de Rênal qui ferait tout pour de l'argent. Julien se voit environné d'ennemis. On maudit chaque jour, devant lui, ce Napoléon qu'il adore, parce qu'il faisait un capitaine et bientôt un général d'un jeune paysan qui avait du courage. **Julien est obligé pour jouer son rôle de jeune prêtre dévot, de maudire hautement Napoléon**. **L'âme de Julien est dans une situation violente**, il n'aime personne, et chaque jour il est étonné de devoir mépriser davantage M. de Rênal, M. Valenod, tous les notables bons royalistes de la petite ville qui viennent manger le chapon gras chez M. le maire. »